

# INTRODUCTION

ISABELLE DURAND, CLAUDIA PANAMEÑO MARAVILLA,  
VÍCTOR MARTÍNEZ et ÁNGEL CLEMENTE ESCOBAR

S'intéresser à la représentation littéraire de l'insurrection du XIX<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle, c'est tout d'abord poser l'hypothèse d'une forme de continuité de la notion – une notion qui a pu paraître désuète et dépassée dans le domaine du vocabulaire politique mais qui semble prendre de la vigueur en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle. L'actualité sociale, mais aussi éditoriale, littéraire et scientifique, semble relancer la notion d'insurrection. Dans le domaine politique et social, les dernières années sont marquées par des révoltes, des actions, des soulèvements ou tentatives de soulèvements à caractère insurrectionnel. La floraison de maisons d'édition et de collectifs associés<sup>1</sup> proposant une critique, voire un renversement d'un ordre politique considéré comme illibéral ou autoritaire, donne lieu à des œuvres dont il faut interroger la part scientifique ou littéraire et la part politique, quand cela est possible.

Un certain nombre de publications universitaires récentes s'intéressent à la représentation littéraire des mouvements insurrectionnels, qu'il s'agisse de révolutions définies comme telles (Isabelle Durand, *Le roman de la Révolution. L'écriture romanesque des révolutions de Victor Hugo à George Orwell*, 2012 ; *Les romans de la Révolution : 1790-1912*, sous la direction d'Aude Deruelle et Jean-Marie Rollin, 2014) ou de mouvements plus larges de protestation populaire. L'ouvrage récent (2015) dirigé par Quentin Deluermoz et Anthony Glinoe, *L'insurrection entre histoire et littérature (1789-1914)*, se concentre sur le long XIX<sup>e</sup> siècle, et interroge les liens entre écriture et événements révolutionnaires selon différents axes, analysant notamment l'impact des révolutions sur les écrivains, et, symétriquement, le rôle de ceux-ci dans les événements révolutionnaires, et proposant également

---

1. La plateforme Hobo Diffusion, créée en 2012, se veut une alternative aux plateformes de diffusion du livre des grands groupes éditoriaux ou des GAFAM et offre un éventail d'éditeurs indépendants souvent articulés à des groupes militants, [<https://www.hobo-diffusion.com/>], consulté le 15 janvier 2025.

une réflexion sur l'écriture révolutionnaire. Notons que la distinction entre révolution et insurrection n'est pas essentielle ici, dans la mesure où les événements insurrectionnels convoqués correspondent à des « révolutions » du XIX<sup>e</sup> siècle. Toujours concernant le XIX<sup>e</sup> siècle français, une thèse consacrée à *L'insurrection dans le roman au XIX<sup>e</sup> siècle, de Prosper Mérimée à Lucien Descaves*, a été soutenue en 2017 par Estelle Bédée. On peut évoquer également le collectif *Débordements. Littérature, arts, politique*, sous la direction de Jean-Paul Engélibert, Apostolos Lampropoulos et Isabelle Poulin (2021), avec notamment l'article liminaire de Sylvie Servoise, « Au bord de l'insurrection : sur quelques romans français contemporains », qui analyse les romans de Leslie Kaplan *Mathias et la révolution* (2016) et d'Arno Bertina, *Les châteaux qui brûlent* (2017). Plus récemment, le dossier « Poétique de l'émeute » de *L'Esprit créateur* (2023), est consacré aux émeutes contemporaines, et constate le retour en force de l'émeute dans les dernières décennies tout en s'interrogeant sur ses représentations.

On peut poser l'hypothèse d'une chronologie de l'insurrection qui rassemblerait les XIX<sup>e</sup>, XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles : l'insurrection serait un fait initialement urbain et social au XIX<sup>e</sup> qui deviendrait rapidement politique et se poserait au cœur des utopies révolutionnaires du XX<sup>e</sup> ; la chute du mur de Berlin et la fin annoncée des « idéologies » auraient pu faire oublier la notion : elle semble pourtant se réactualiser dès les années 1990 avec la montée d'un ultralibéralisme désinhibé et devenir prégnante avec la crise du climat et l'hypothèse d'une ère Anthropocène cristallisant des crises séculaires sur la base de la dérégulation climatique. La richesse et la variété des situations historiques de la période abordée, des sociétés industrielles aux sociétés postindustrielles, n'en demeure pas moins couverte par l'unité de l'événement Anthropocène initiée au début du XIX<sup>e</sup> siècle (prolétarisation, massification, écocide), qui explique aujourd'hui la convergence des insurrections liées aux questions sociales et environnementales. Ce sont ces questions et hypothèses autour de l'insurrection et de sa représentation littéraire qu'explorent les études rassemblées dans ce volume, dont l'approche se veut également résolument internationale et interdisciplinaire, au sens où elle intègre une conception de la littérature ouverte aux sciences humaines et sociales et à une inscription du politique.

Le mot « insurrection », dérivé du latin *insurgere* (se lever), est construit sur la racine *surgere*, « surgir ». Le nom commun a un sens verbal tant la surrection, l'acte de se mettre debout, en position verticale, a un pouvoir d'arraisonnement au sens propre (physique) ou figuré (moral). La racine indo-européenne, qui renvoie à *rego*, signifie le commandement, la justice, la royauté (Benveniste<sup>2</sup>).

2. Benveniste Émile, *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, t. II, Paris, Éditions de Minuit, 1969, p. 11-15.

L'insurrection, aussi paradoxal que cela puisse paraître, serait donc aussi une forme de prise de commandement, sur soi ou dans l'espace public, et pas seulement un renversement. S'insurger, au sens de « se dresser contre l'autorité » et « l'insurrection », comme action de s'insurger (et plus ou moins synonyme de « révolte »), se développe à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. En effet les insurgents, d'abord troupes hongroises levées exceptionnellement au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, désignent ensuite, par emprunt à l'anglais, les colons américains qui s'opposent à l'Angleterre pendant la guerre d'Indépendance. On emploiera ensuite plutôt le participe passé « insurgé ». Cette nouveauté lexicale vient ensuite croiser l'histoire et la Révolution française, qui invente les adjectifs « insurrectionnaire » et « insurrectionnel ». On note ainsi une certaine modernité de l'insurrection, ainsi que la création d'un modèle, celui de ces deux révolutions successives (l'américaine et la française), où tout à coup un groupe d'individus refuse, ou exige, se révolte, se lève et se soulève collectivement contre une autorité jugée illégitime.

Par ailleurs, la notion d'« insurrection », constituée dans le *surgere* de l'événement historique, résonne dans le champ géologique (tectonique des plaques) et lui donne un caractère impersonnel, élémentaire, instable. Elle apparaît comme un déplacement ou une contamination de l'élémentaire dans l'histoire des sociétés et transforme le fait en événement, en force surgie d'une extériorité. Elle confère au fait social et humain un sémantisme relevant d'un déchaînement à l'interface de l'histoire et d'un dehors qui serait une inconnue. Cela suggérerait le caractère non anticipable des insurrections, quand bien même des conditions les appelleraient ou au contraire les repousseraient. L'insurrection serait ainsi une des déclinaisons du chaos. À ce titre, elle ne relèverait pas de l'émeute, dont l'étymologie renvoie à l'émotion, à une é-motion forcément momentanée n'ayant pas pour but une prise de pouvoir mais en restant au trait psychologique, mise en mouvement certes, soulèvement peut-être, mais non forcément insurrection. Un soulèvement de même est en soi éthique et civique, il n'est pas armé et son objectif n'est pas le renversement du pouvoir (pensons au collectif des Soulèvements de la terre). De son côté, la notion d'émeute ne peut être globale, lorsqu'elle l'est c'est alors qu'on parlera d'insurrection ; une émeute est l'objet d'une opération de police, une insurrection réclame un traitement militaire. Enfin le terme « révolution », comme idée d'achèvement complet d'une transformation sociale, ne rendrait pas compte de la singularité de l'insurrection n'aboutissant pas forcément à une révolution mais contestant de manière physique, violente et globale un pouvoir, sans programme idéologique structuré en vue d'une réorganisation politique et sociale.

Le développement de l'image d'un événement historique tel que l'insurrection est fondamentalement conditionné par une vie ultérieure qui dépend de la forme

discursive qui lui a été donnée au cours des décennies qui suivent, que ce soit dans un esprit documentaire, fictionnel ou polémique. Ainsi, pour comprendre la réception d'un événement de ce type, et même pour comprendre l'idée d'insurrection à un moment donné de l'histoire, il est indispensable d'analyser les systèmes de représentation qui en découlent. Il s'agit ici donc d'aborder l'insurrection dans différents genres littéraires, sur un empan chronologique allant du <sup>xix</sup><sup>e</sup> au <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle. Les deux premières parties permettent d'envisager un parcours chronologique évoquant, dans un premier temps, le <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, berceau et modèle de tant d'insurrections, et dans une deuxième partie quelques insurrections majeures du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle pour aboutir aux insurrections contemporaines, réelles ou imaginaires.

La première partie s'ouvre sur l'analyse des récits de l'auteur polonais Konstanty Gaszyński présentés par Magdalena Kowalska, récits qui soulignent l'héroïsme des combattants et mettent en place une représentation de la mémoire nationale ancrée sur une tradition polonaise de l'insurrection dans la première moitié du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle. Le parcours se poursuit en France avec, successivement, les insurrections provoquées par le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte en 1851, les événements de la Commune de Paris, et des soulèvements ponctuels dans les dernières décennies du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle. Étienne Poirier montre comment, dans *La Fortune des Rougon*, Zola confronte ses différents personnages à l'insurrection des habitants du Midi en réponse au coup d'État, et expérimente, dans son roman, un rapport au temps particulier, que l'auteur analyse à la lumière des théories de Koselleck sur *L'expérience de l'Histoire*. La Commune, représentée par Jules Vallès dans *L'Insurgé*, de manière à la fois subjective, lacunaire et engagée, vient compléter ce parcours des insurrections du <sup>xix</sup><sup>e</sup>. Selon Paul Garnault, « le roman de *L'Insurgé* s'inscrit logiquement dans la continuité d'un travail mémoriel depuis longtemps entrepris par l'écrivain dans les colonnes de la presse ». Dans la continuité du naturalisme zolien, au tournant du siècle, les pièces de théâtre de Georges Darien, étudiées par Aurélien Lorig, exposent le sort des opprimés et les conditions de déclenchement de la révolte individuelle et de l'insurrection collective. Enfin, Salomé Pastor s'intéresse aux liens entre anarchisme et féminisme en étudiant l'insurrection anarchiste de la femme dans des fictions de la fin du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle. Il s'agit là d'insurrections individuelles imaginaires :

« Symboliques, les insurrections imaginées ont moins pour objectif de présenter l'Histoire ou d'inviter le lectorat à la rejouer, que de convier les femmes à y entrer et d'indiquer la nécessité qu'est leur participation à la Révolution. »

La deuxième partie de l'ouvrage nous fait quitter le sol français pour aborder des insurrections liées à divers territoires. Romain Billet analyse le roman de Claude

Simon, *Le Palace*, qui s'inspire de ses souvenirs de Barcelone en 1936, pendant la guerre civile espagnole. L'auteur de l'article analyse la manière dont l'écriture de Claude Simon, au travers de figures notamment géométriques, vise à rendre compte de la réalité difficilement saisissable d'une révolution. L'article de Biagio Magaouda s'interroge lui aussi sur les modes d'écriture et de représentation de l'insurrection, mais cette fois dans le contexte du roman congolais de la seconde moitié du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle. S'appuyant notamment sur deux auteurs, Tchicaya U Tam'si (*Les Méduses ou les orties de mer* et *Ces fruits si doux de l'arbre à pain*) et Sony Labou Tansi (*La Vie et demie*), il met en évidence une écriture fragmentaire comme forme d'insurrection pour répondre au chaos politique et à l'oppression. Eduardo Uribe prend comme objet d'étude le roman de César Vallejo, *El tungsteno*, qui met en scène un soulèvement populaire et une insurrection organisée dans le contexte imaginaire d'une mine de tungstène qu'il situe au Pérou. Cette association entre référent géographique et fiction donne à l'insurrection représentée une dimension plus large de contestation du système d'exploitation capitaliste. L'insurrection, sous diverses formes, n'est pas absente du contemporain et de sa littérature, qu'il s'agisse de celle qui couve dans le roman de l'égyptien Alaa El Aswany, *L'Immeuble Yacoubian*, ou des éco-insurrections imaginaires que parcourt Pilar Andrade dans un vaste panorama de la littérature ultracontemporaine. Il s'agit bien, pour Virginia Iglesias Pruvost et Loubna Nadim, de lire le roman d'El Aswany comme un prélude révolutionnaire, mettant en évidence tous les éléments préparatoires aux printemps arabes et plus particulièrement à la révolution égyptienne du 25 janvier. C'est notamment la quête de dignité des personnages que soulignent les autrices, dignité qui sera un étendard des manifestations de la place Tahrir en 2011. Enfin, Pilar Andrade montre la présence massive d'une littérature ultracontemporaine du soulèvement écologique tout en s'arrêtant sur l'exemple de *Siècle bleu*, de Jean-Pierre Goux, qui, en mettant en scène le triomphe de l'insurrection, n'est pas sans ambiguïtés.

La suite du volume envisage l'insurrection sous un angle thématique avec la mise en valeur de deux aspects particulièrement présents dans les études proposées : d'une part, la représentation des différents espaces de l'insurrection, d'autre part, la question de l'écriture littéraire comme forme et moyen d'insurrection. L'espace urbain se trouve, de manière assez attendue, au cœur de la troisième partie consacrée aux espaces insurrectionnels, qu'il s'agisse de la ville insurgée sur la scène du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle étudiée par Sophie Mentzel ou de celle qui donne son cadre à Mai 68, dans l'article d'Anis Baghi. Sophie Mentzel montre que la ville « matérialise ainsi sur scène une remise en cause politique et esthétique du pouvoir du puissant, concurrencé par celui du peuple ». Anis Baghi analyse deux romans, *L'Irrévolution* (1971) de Pascal Lainé et *Météorologie du rêve* (2000) de Tiphaine Samoyault qui « partagent des représentations qui convergent autour de la réactivation des mythes

révolutionnaires au travers de l'espace et de la ville ». Cependant, l'insurrection, loin de se limiter aux seules villes, envahit d'autres espaces, comme le montre bien Esther Pinon qui s'intéresse aux insurrections hors des villes dans la poésie romantique. À travers des exemples aussi divers que ceux de Vigny, Musset, Desbordes-Valmore et Hugo, elle montre comment l'insurrection « échappe à toute lecture manichéenne parce qu'elle est nourrie de la sève ambivalente que constitue le rapport du lyrisme romantique à une nature dont l'harmonie est toujours instable ». Marie-Agathe Tilliette explore un autre espace, à la fois réel et symbolique, celui du navire potentiellement en proie à une mutinerie, véritable « insurrection en modèle réduit ». Ce modèle, étudié à travers trois récits de mutineries réelles ou fictives (Verne, Melville, London) permet ainsi de dégager des « paradigmes des mécanismes insurrectionnels ». Enfin, Alwena Queillé s'intéresse à deux romans de Rachel Kushner, *Telex from Cuba* (2008) et *The Flamethrowers* (2013) qui placent et déplacent l'insurrection dans différents espaces : Cuba et ses paysages tropicaux pour le premier, New York et l'Italie des années 1970 pour le second.

La dernière partie de l'ouvrage se concentre sur les questions d'écriture de l'insurrection en explorant à travers quelques exemples les réponses possibles à l'enjeu littéraire posé : comment écrire l'insurrection ? L'article liminaire de Victor Martinez propose déjà certaines réponses en distinguant, au terme d'un vaste questionnement théorique autour du concept d'Anthropocène, une littérature de la représentation insurrectionnelle et une littérature de la performativité, plus à même de répondre à la radicale unicité des crises contemporaines. Isabelle Durand s'intéresse à l'expérimentation littéraire de Joseph Ponthus dans *À la ligne*, œuvre dans laquelle l'insurrection ne s'extériorise que par l'usage de la langue et la création d'une poésie de l'usine et de ses travailleurs. Goussem Nadira Khodja prend pour objet le roman de Mustapha Benfodil *Body writing. Vie et mort de Karim Fatimi écrivain (1968-2014)* en analysant divers mécanismes d'écriture (récits enchâssés, emprunts au dialecte algérien, aphorismes, variations typographiques, autotraduction, collage...) par lesquels l'auteur élabore une poétique de la subversion au moyen d'une écriture transgressive et d'une esthétique adoptant ouvertement « une grammaire de la perturbation » pour dire le malaise et les traumatismes d'une société complexe en quête de justice et de liberté. Enfin, Anne-Sophie Tisserand analyse le langage de l'auteur de science-fiction Alain Damasio. Elle montre comment l'auteur, par ailleurs engagé dans les mouvements insurrectionnels contemporains, propose dans ses romans des outils insurrectionnels empuissant le réel par le réveil des imaginaires.

De cette exploration globale de la notion d'insurrection sur l'arc historique du XIX<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle nous tenterons de dégager en conclusion les apports méthodologiques et les pistes théoriques les plus marquants.